

Moïse de Casa

de Driss JAYDANE (Maroc), Ed. Les Avrils (France)



(...) Un soir, maman a recommencé à s'arracher la peau des doigts. Ça voulait dire que le frigo était vide. Et qu'elle allait devoir faire des sourires à Si H'med, l'épicier, pour qu'il la laisse signer sur le carnet de crédit. C'était compliqué parce qu'on n'était même pas à la moitié du mois. Elle allait devoir prendre sa jolie voix, lui parler comme s'il était quelqu'un de très important, un prince ou un roi, je ne sais pas. Maman pencherait un peu la tête, ce qui la rend très jolie, et elle ferait son plus beau sourire à Si H'med, qui ferait semblant d'être très occupé pendant qu'elle le supplierait. Oui, il ferait semblant de ne pas être d'accord pour faire crédit à maman. Il avait déjà dit non, deux ou trois fois. Ça pourrait encore arriver, alors maman ne pourrait pas garder le contrôle sur les choses et les baffes partiraient plus vite que l'argent. Mais comme elle insisterait beaucoup, qu'elle aurait des larmes dans les yeux, il y aurait peut-être une chance pour que Si H'med finisse par accepter qu'elle signe. Et on aurait de quoi manger, Meriem et moi. C'est pour ça que maman se déchirait les doigts. Et qu'elle fumait plus que les autres jours. Parce qu'« on n'est jamais sûr des gens, dans ce pays », c'était les mots de maman. Il n'y avait rien à dire. Et pas grand-chose à faire non plus. C'était comme ça, l'épicier était toujours le plus fort.

Maman nous a préparé des tartines au beurre et au sucre. Pour mettre un peu de joie dans tout ça et se donner du courage, elle a lancé, en faisant sortir la fumée de cigarette de son nez : « Avec un bon verre de lait chaud ! ».

Le plus dur avec maman ce n'était pas le carnet de crédit, la comédie qu'elle devait faire aux commerçants tous les débuts de fins de mois, ni les petits déjeuners qu'elle nous servait pour le dîner. Le pire, c'est qu'elle s'était rentré dans la tête que Meriem et moi on savait qu'on était devenus pauvres. C'est pour ça que Meriem aimait tant faire des grimaces et de drôles de têtes, pour lui faire oublier sa tristesse. Ce soir-là, je dois dire que Meriem s'est vraiment surpassée. Elle a pris un peu de sucre en poudre et elle s'en est mis derrière chaque oreille, comme si c'était un parfum de riche. Elle a pris un air méprisant, et elle a commencé à parler avec le nez, pour imiter les dames qui ont des sacs en crocodile noir brillants et des chauffeurs bronzés qui courent très vite pour leur ouvrir la portière. Maman a ri. Ma tête et mon ventre ont arrêté de chauffer. (...)

Extrait (p. 23)

(...) Le plus important dans tout ça, c'est que je crois que maman est finalement venue, ce soir-là. Je crois bien que j'ai senti son parfum et aussi qu'elle m'a embrassé sur le front. Les baisers des mères qui ne sont plus fâchées, ils vous enlèvent d'un coup toute la peine que vous avez dans le cœur.

Même si vous dormez. Chaque fois que maman hurlait, qu'elle disait qu'on était invivables, j'avais un goût de fer mouillé dans la bouche. Là, je ne l'avais plus. Meriem aussi avait dû le sentir, le baiser de maman. Le lendemain, même si la maison était presque sèche, maman avait quand même l'air fatigué. Je me suis promis qu'un jour, je prendrais mon courage à deux mains et que je lui demanderais pourquoi nous, on n'avait pas de photos sur les murs, ou bien sur la commode, des photos de famille comme dans les autres maisons.

Le plus compliqué avec maman c'est qu'il fallait trouver le bon moment. (...)

Extrait (p. 77)

(...) Je me suis dit qu'il faisait un super Josué et que Moïse, ça m'allait quand même bien. Béretto a posé la main sur mon épaule et il a fait une chose que je n'oublierais jamais. Il a demandé aux enfants de chanter leur chanson, le chant des Sans-Père.

Et là, tous accroupis, ils se sont mis à marmonner.

Tous, chacun d'eux, hurlaient en silence en levant les bras et en faisant tourner leur tête dans tous les sens, un peu comme lorsqu'il y a un mort ou un accident de voiture. Comme le jour où on avait été réveillés par de drôles de hurlements, quand un vieux monsieur, un grand-père qui ne savait pas qu'il ne fallait pas traverser la voie ferrée à pied, avait décidé d'enjamber la barrière rouge et noire. Je ne sais plus si c'est à cause du train qui lui était passé dessus, ou parce que c'était un grand-père, mais les voisines s'étaient mises à hurler avec des voix d'enfants qui ressemblaient à celles qui montaient du trou en même temps que les flammes, la fumée et l'odeur de l'essence qui faisait tourner la tête. Oui, heureusement que mon Josué était venu près de moi. Il m'a regardé, m'a pris par les épaules, a souri comme jamais et m'a dit : « Maintenant, tu vas comprendre. » Il a pris son air très sérieux pour lancer : « Venez raconter votre histoire à notre frère ! » Les enfants se sont approchés, doucement, à quatre pattes, et ça a commencé. Un instant, j'ai pensé que Simo, Isma et Zak rataient vraiment quelque chose. Mais je me suis dit aussi que s'ils n'étaient pas présents, c'était parce que l'Éternel l'avait décidé ainsi. (...)

Extrait (p. 91)

Tous droits réservés